

## Introduction à la théorie postcoloniale

par Pierre Boizette  
Université de Paris Ouest-Nanterre-La Défense

Une évidence voudrait que soit « *post-colonial* » tout ce qui serait postérieur à la colonisation. Selon ce point de vue, la littérature postcoloniale désignerait des littératures nationales dont l'émergence varierait en fonction de l'accession à l'indépendance des pays concernés. Soit, schématiquement, entre le XVIII<sup>e</sup> siècle pour les plus anciens (Haïti, Libéria...) et les années 1970 pour les derniers (Mozambique, Angola, Zimbabwe). Des réalités particulières donc, sans unité apparente, hormis le passage d'un statut de territoires colonisés, à un autre d'états autonomes. La littérature post-coloniale ne serait ainsi bonne qu'à intégrer les chronologies des manuels nationaux. Mais à partir des années 1980, une part non-négligeable de la critique contesta cette vision dichotomique qui opposait dos à dos période coloniale et période *post-coloniale*, selon une vision erronée qui voudrait que la rupture ait été consommée pour laisser place à une nouvelle ère sans lien aucun avec ce passé. Au vocable *post-colonial* elle préféra celui de postcolonial que Bill Ashcroft définit alors comme : « toute culture affectée par le processus impérial depuis le moment de la colonisation jusqu'à nos jours<sup>1</sup> ». Evoquant ainsi une continuité de préoccupations permettant l'extension de la notion en dehors du cadre restreint de l'histoire récente.

La colonisation est ici définie comme une pratique impériale, c'est-à-dire comme l'action d'un centre sur des périphéries, des périphéries géographiques, mais aussi mentales. Cela induit une expérience commune à de nombreux territoires marqués par des caractéristiques régionales spécifiques et distinctes, celle de leur émergence à partir d'une période de colonisation et en s'affirmant en marquant leurs distances avec les empires coloniaux.

S'élabore ainsi une unité littéraire à des situations pourtant hétéroclites, selon une donnée qui voudrait que les trois-quarts de la population mondiale aient eu, de près ou de loin, leur expérience façonnée par la colonisation : d'où la tâche fondamentale de questionner la place de ses périphéries dans l'histoire et la théorie littéraire alors que la colonisation a pu s'avérer une période de négation et de déstabilisation de leurs identités propres.

---

<sup>1</sup>Bill Ashcroft, Gareth Griffith et Helen Tiffin, *L'Empire vous répond : Théorie et pratique des littératures post-coloniales*, traduction de Jean-Yves Serra et Martine Mathieu-Job, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012, p. 14.

## D'objets à sujets

### Impérialisme et culture

Plus que de postcolonialisme, il faudrait davantage parler de post-impérialisme, car la colonisation est ici pensée à travers le prisme de ses discours, conçus dans leur sens foucauldien, c'est-à-dire comme pratique discursive aboutissant à une violence épistémique. L'*épistémè* telle qu'elle est analysée par Michel Foucault dans *Les mots et les choses* ne se résume pas à une idéologie, mais à l'édifice qui supporte les productions intellectuelles et culturelles d'une époque, le climat intellectuel qui, par conséquent, a tendance à concevoir comme marginal tout ce qui lui est étranger et à le décrédibiliser, reproduisant dans le discours le clivage centre/périphérie de la colonisation. Mais ce discours n'est pas seulement réductible à la parole, il supporte l'action en la légitimant et en agissant sur le monde, en constituant la personne ou le groupe d'individus étudiés en un autre, objet du discours.

Un constat qu'Edward Saïd prolonge dans *l'Orientalisme* en affirmant : « l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient<sup>2</sup> », concluant, presque, que l'Orient est une construction imaginaire de l'Occident, ou tout du moins que sa perception est le fruit d'un édifice idéologique :

*Tout autant que l'Occident lui-même, l'Orient est une Idée qui a une histoire et une tradition de pensée, une imagerie et un vocabulaire qui lui ont donné réalité et présence en Occident et pour l'Occident. Les deux entités géographiques se soutiennent ainsi et, dans une certaine mesure, se reflètent l'une l'autre.*<sup>3</sup>

Par conséquent, le postcolonialisme est d'abord une critique de l'eurocentrisme de l'Occident qui tendit à réduire au statut d'objet d'analyse le reste du monde, tout en ayant le monopole des champs théoriques et académiques. Car, quand dans les années 1970 et 1980 émerge une nouvelle génération d'intellectuels issus des anciens pays colonisés, ces derniers considèrent que les outils critiques alors en vigueur ne peuvent pas parvenir à exprimer la spécificité de leur condition car ils dépendent encore de structures mentales héritées du clivage centre/périphéries. Le postcolonialisme, pour reprendre l'expression de Homi K. Bhabha dans les *Lieux du discours*, témoignerait par conséquent « des forces inégales et

<sup>2</sup> Edward W. Saïd, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, traduit de l'américain par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980, p. 15.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 17.

inégalitaires de représentation culturelle qui sont à l'œuvre dans la contestation de l'autorité politique et sociale au sein de l'ordre mondial moderne.<sup>4</sup> »

Dans cette perspective, la colonisation et ses dérivés contemporains paraissent être une réduction au silence et une acculturation des peuples dominés, ce que formulait déjà Aimé Césaire dans son *Discours sur le colonialisme* :

*Moi, je parle des sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéantis, d'extraordinaires possibilités supprimées. On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilomètres de routes, de canaux, de chemins de fer. Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes, arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse.<sup>5</sup>*

Mais une acculturation qui a été intériorisée par ceux-là mêmes qui en étaient l'objet, selon l'hypothèse formulée avant eux par Frantz Fanon, celle d'une névrose laissée en héritage par le colonialisme dans *Peau noire, masques blancs*<sup>6</sup>. Dès lors, il n'est pas étonnant que la plupart des penseurs postcoloniaux proviennent des humanités. Il reste, selon eux, la nécessité de refonder les perspectives de ces disciplines non pas pour défendre une posture d'incommunicabilité entre l'Empire et ses anciens territoires, mais afin de dépasser la colonisation en évacuant les préjugés qui les fondent, en réfléchissant sur les liens entre la langue, la vérité et le pouvoir.

### **Critique du sujet souverain européen**

Mais cette reconnaissance du travail de Foucault s'accompagne également d'une méfiance à son égard. Gayatri Spivak, dans *Les subalternes peuvent-elles parler ?*<sup>7</sup>, soutient que cette sape du sujet ethnocentré européen aboutit finalement à en ériger un neuf englué dans des considérations marxistes, qui elles-mêmes ne parviennent plus à retranscrire la complexité de la division internationale du travail capitaliste. En s'abritant derrière une

<sup>4</sup>Homi K. Bhabha, *The location of culture*, Routledge, Londres et New York, 1994, p. 171.

<sup>5</sup>Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Présence africaine, Paris, 2004.

<sup>6</sup>Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1971.

<sup>7</sup>Gayatri Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, Paris, Editions Amsterdam, 2009.

supposée conception universelle du prolétariat, elles réduisent au silence les catégories de population des pays de l'ancienne périphérie faisant partie de ce que l'on pourrait nommer le sous-prolétariat.

La critique postcoloniale est donc aussi une critique de la modernité telle qu'elle a été pensée par Lyotard dans *La Condition postmoderne*<sup>8</sup> : l'idée de progrès comme moteur du monde occidental ne pouvant plus être recevable, il y a dès lors une crise du sujet et de ses discours. Pour Habermas, la Raison se trouve « démasquée tout à la fois comme étant une subjectivité qui assujettit tout en étant elle-même asservie, et comme une volonté de maîtrise instrumentale.<sup>9</sup> » Car ce primat de la Raison depuis les Lumières serait notamment lié à l'entreprise de domination de l'Occident qui, derrière ses supposés principes universels, a imposé ses considérations en réduisant au silence ce qui constituait son altérité. D'où le concept d'*hégémonie* de Gramsci et l'essor des *subaltern studies* qui permirent l'apparition des études postcoloniales : le déclin des anciens empires, ne signifiant pas l'abrogation de leur domination, mais l'apparition de nouvelles formes de celle-ci. Il y a donc l'urgente nécessité de déconstruire, c'est-à-dire de voir comment le langage réfère à lui-même et non à une quelconque réalité extralinguistique, afin de mettre au jour le système d'oppositions sur lequel est fondé le discours de l'ancien Empire.

Par exemple, Toni Morrison dans *Playing in the Dark* soutient le projet de

*contempler cette présence noire est essentiel à toute compréhension de notre littérature, et on ne devrait pas la laisser errer dans les marges de l'imagination littéraire*<sup>10</sup>.

Par conséquent, il y a réhabilitation, comme chez Derrida, dont Spivak a été la traductrice, de l'écriture comme prise en compte des marges de la parole pour mettre au jour et contrer les oppositions conceptuelles qui les supposent et les fondent.

### **Le problème de la représentation**

Comment donner la parole aux subalternes ? Gayatri Chakravorty Spivak soutient que la condition du subalterne résulte de la confiscation de sa parole, elle fonde ainsi l'identité du subalterne par la négative, en l'opposant aux élites nationales. Ainsi, on peut

<sup>8</sup>Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Editions de Minuit, 1979.

<sup>9</sup>Jürgen Habermas, *Les discours philosophiques de la modernité. Douze conférences*, trad. C. Bouchindhomme et R. Rochlitz, Gallimard, Paris, 1988, p. 4.

<sup>10</sup>Toni Morrison, *Playing in the dark*, trad. Pierre Alien, Paris, Christian Bourgeois, 2007, p. 25.

schématiquement opposer la littérature postcoloniale à celle coloniale, c'est-à-dire celle tolérée par le pouvoir alors en place.

Le *Chaka* de Thomas Mofolo appartiendrait à cette seconde catégorie, à une forme de littérature missionnaire africaine toute entière influencée par la domination ; car, d'une certaine manière, écrire dans la langue de la culture dominante, serait spécifier son appartenance à une classe spécifique et par conséquent entraver en partie le potentiel subversif d'une œuvre rédigée par un dominé, car cela résulterait d'une autre soumission, plus prosaïque encore : celle à l'institution littéraire de la colonie qui permet, ou non, leur édition ou diffusion.

En effet, persiste le danger d'une identité fondée sur un essentialisme potentiellement vecteur de nationalisme alors que les penseurs postcoloniaux insistent sur le caractère intrinsèquement multiculturel du monde. Dès lors, les études postcoloniales ne visent pas à substituer au modèle colonial une pluralité de modèles nationaux, mais à permettre à ceux qui ne pouvaient pas s'exprimer dans ce cadre d'accéder à la parole. Or, la parole a souvent été confisquée par les nouvelles élites formées à l'européenne, ainsi le nationalisme ne semble pas viable pour définir ce qui fait la spécificité des littératures postcoloniales. Par conséquent, il existe un écart entre une pratique post-coloniale au sens chronologique de certains auteurs comme ceux de la Négritude, et ceux à proprement parler postcoloniaux dont les ambitions rejoindraient davantage le projet énoncé par Edouard Glissant, dans *Du regard au langage* :

*Je promène mon regard, depuis ce temps que j'ai dit, sur ces paysages de la connaissance française. Non comme le voyageur qui n'attend de l'apparence des monuments que la quittance de son départ ; mais comme tel qui apprivoiserait le doute de savoir. Je devine peut-être qu'il n'y aura plus de culture sans toutes les cultures, plus de civilisation qui puisse être métropole des autres, plus de poète pour ignorer le mouvement de l'Histoire.<sup>11</sup>*

Le postcolonialisme serait donc un projet en devenir qui tend et travaille à atteindre une société effectivement multiculturelle.

---

<sup>11</sup>Edouard Glissant, *Du regard au langage*, Paris, Gallimard, 1997.

## Les formes de réappropriation du discours

### Faire porter à la langue « le fardeau » de son expérience

Se réapproprier le discours certes, mais comment ? En effet, nombre des anciennes colonies furent confrontées au problème épineux de la langue officielle : à la fois héritage de la colonisation et langue effective de communication pour beaucoup. Face aux langues précoloniales toujours en exercice mais parfois non standardisées, pouvant bénéficier d'une reconnaissance nationale de principe, restait le constat de l'influence majeure de l'anglais ou du français s'étant imposés progressivement dans tous les champs légaux selon le processus de *glottophagie* décrit par Louis-Jean Calvet<sup>12</sup>.

A la fois standardisées et vectrices de l'instruction, elles semblaient représenter le véhicule adroit des valeurs de l'Empire tout en maintenant une opposition vive entre une forme noble, celle du centre, et des formes bâtarde résultant du contact avec ces langues dites indigènes repoussées aux marges de l'expression quotidienne. D'ailleurs, longtemps, les élites cultivées des pays dominés se soumirent, consciemment ou non, à cette domination symbolique de l'une sur les autres, d'où parfois une tendance à une forme de création mimétique reprenant les codes occidentaux, comme cela semble être le cas pour les premiers poètes haïtiens au ton très proche des parnassiens<sup>13</sup>. L'intériorisation de la supériorité de la langue provenant de la métropole allait de pair avec celle des codes esthétiques occidentaux qui en découlaient. Mais, à leur décharge, un autre problème était celui de la tentative de récupération par l'intégration des auteurs des marges dans le centre en avalisant ou non leur manière de s'exprimer. Léopold Sédar Senghor déclare dans la postface d'*Ethiopiennes*, « Comme les lamantins vont boire à la source » :

*Si j'écris ces lignes, c'est à la suggestion de certaines critiques de mes amis.  
Pour répondre à leurs interrogations et aux reproches de quelques autres, qui  
somment les poètes nègres, parce qu'ils écrivent en français, de sentir en  
« français ».*<sup>14</sup>

Dès lors, l'enjeu deviant, selon Ngugi Wa Thiong'o, dans *Decolonising the Mind: The politics of Language in Africa Literature*,

<sup>12</sup>Voir Louis-Jean Calvet, *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974.

<sup>13</sup>Voir Louis-Philippe Dalember et Lyonel Trouillot, *Haïti, une traversée littéraire*, Port-au-Prince, Presses nationales d'Haïti/Culturesfrance éditions, 2010.

<sup>14</sup>Léopold Sédar Senghor, *Ethiopiennes*, in *Œuvre Poétique*, Paris, Seuil, 1990, p. 155.

*d'échapper au corpus implicite de préjugés auxquels l'anglais est attaché, à ses valeurs esthétiques et sociales, aux contraintes formelles de genres historiquement fixés.*<sup>15</sup>

C'est-à-dire de développer un usage « approprié » de la langue, parfois en subvertissant les formes impériales, et ainsi de substituer à une langue idéale, une langue en mouvement, la performance de la langue avec ce qu'elle implique de distance par rapport à sa forme standardisée. Il s'agit de revendiquer une égale valeur à cette langue mais aussi d'affirmer, en creux, une identité libérée des jugements coloniaux. Elle en vient à porter le « fardeau » de sa condition selon Chichua Achebe : celui de l'expérience linguistique d'une inadéquation entre la langue de l'empire et la réalité de l'expérience vécue, un écart qui serait à la fois une critique d'une forme d'authenticité ainsi que l'affirmation d'un double héritage (ou plus) linguistique et les difficultés qui en découlent.

L'auteur indien Raja Rao déclarait à ce sujet dans *Kanthapura* :

*Nous sommes tous instinctivement bilingues et nombre d'entre nous écrivent et dans notre propre langue, et en anglais. Nous ne pouvons pas écrire comme des Anglais et nous ne le devons pas. Nous ne pouvons pas non plus écrire comme des Indiens.*<sup>16</sup>

D'où une recherche de recours linguistiques pour parvenir à l'expression en dépassant ce clivage, qui est aussi un clivage entre la langue (système codifié de conventions propres à un groupe linguistique) et la parole (usage privé et non systématique soumis à des variations individuelles) hérité de Saussure, notamment en lui préférant la notion d'usage : qui est non pas un acte privé et unique, mais un modèle actif dans une communauté, un ensemble préétabli de possibilités et de limites bien déterminées. Prenant naissance dans une structure de pratiques contre-discursives, c'est ce conflit qui va faire émerger du linguistique en devenant ainsi une réponse possible à la domination symbolique instaurée par la langue du centre.

Ce sera, par exemple, le cas de l'interlangue (la pratique d'une langue apprise avec des structures grammaticales et lexicales inappropriées reflétant le contact avec une langue

---

<sup>15</sup>Ngugi wa Thiong'o, *Décoloniser l'esprit*, traduit de l'anglais par Sylvain Prudhomme, Paris, La fabrique, 2011.

<sup>16</sup>Raja Rao, *Kanthapura*, cité in *L'Empire vous répond. Théorie et pratique des littératures post-coloniales*, sous la direction de Bill Aschcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, p. 78.

première), chez Amos Tutuola que certains critiques purent qualifier d' « anglais pourri », car mélange d'un pidgin nigérian et d'un mauvais anglais. Mais aussi d'Ahmadou Kourouma qui, dans *le Soleil des Indépendances*, utilise des mots traduits dans leurs sens *malinké* et des néologismes tels que « dévulver » (se dégager de la vulve d'une femme) ou « épaté » (sans pattes)<sup>17</sup>.

### **Subvertir le canon littéraire**

Dans les premières pages de *Half a life* de V. S. Naipaul, le personnage principal : un brahmane ayant choisi de vivre une vie de sacrifices pour rejoindre le mahatma, souligne l'ambivalence des rapports au canon littéraire : il va nommer son fils du nom d'un écrivain anglais, tout en lui racontant qu'il a quitté l'université après y avoir brûlé ses ouvrages de Shelley, Wordsworth... La canonisation littéraire semble ainsi ne plus pouvoir masquer la part d'idéologie qui la sous-tend, pour n'être plus perçue que comme une entreprise souvent en lien avec la construction nationale d'un pays, soit une démarche intrinsèquement politique. Un constat qui, dans le cas des études de lettres, irait de pair avec la formation d'une élite coloniale, et d'une élite autochtone, par le biais de l'éducation véhiculant les valeurs de l'Empire, parachevant culturellement la domination coloniale. Ce qui poussa certains, comme Ngugi wa Thiongo, à appeler de tous leurs vœux sa répudiation, arguant, dans *Decolonising the mind*, que la littérature serait « une banque de mémoire collective de l'expérience historique d'un peuple<sup>18</sup> » qui, pour s'affranchir définitivement de son passé dominé, nécessiterait la séparation universitaire des départements d'anglais et de littérature.

Mais, à cette première revendication vinrent se greffer des perspectives transculturelles afin de dépasser les limites internes au canon. Pour Bill Ashcroft, le postcolonialisme « a explicitement confirmé l'idée que les genres peuvent être décrits non par des caractéristiques essentielles, mais par une imbrication de traits, « un air de famille » qui contredisent tout essentialisme ou définition restrictive<sup>19</sup> ». Ce dont on peut retrouver la trace dans les œuvres d'Amos Tutuola, de Wole Soyinka ou de Chichua Achebe où le choix, souvent par défaut ou par pied de nez, de formes européennes comme le roman ou le théâtre, ne va pas sans l'adaptation de celles-ci aux formulations traditionnelles des arts de l'imaginaire selon l'idée qu'une langue contiendrait en elle la perception propre à une culture sur le monde. Par conséquent, le recours à des formes indigènes précoloniales constituerait une pratique

<sup>17</sup>Voir Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, PUF, 2007.

<sup>18</sup> Ngugi wa Thiong'o, *Decolonising the mind, op.cit.*, p. 36.

<sup>19</sup> Neil Lazarus, *Penser le postcolonial, op. cit.* p. 211.



syncrétique, tout autant qu'une affirmation identitaire au-delà de l'exotisme, un semblable cas serait l'usage des proverbes chez des auteurs burundais comme Juvénal Ngorwanubusa ou Roland Rugero.

Irait aussi dans ce sens, le détournement des formes occidentales, soit de genres comme la tragédie, avec par exemple la pièce d'Aimé Césaire *La Tragédie du roi Christophe*, où le roi n'est en réalité qu'un ancien cuisinier, mais un roi métaphore de la condition de l'écrivain membre d'un peuple anciennement colonisé, qui acquiert une forme de noblesse par ce soudain acte créateur. De même, la réécriture de textes, à l'instar de V.S. Naipaul réécrivant Conrad (*Au cœur des Ténèbres*) dans *A bend in the river* ou d'Arundhati Roy dans *Le dieu des petits-riens*.

### **Vers l'hybridation**

Ainsi, à partir de cette Imago occidentale, resterait la possibilité d'interroger ces œuvres selon un processus réflexif. Toni Morrison, dans *Playing in the dark*, considère que la représentation de ce qu'elle nomme l'africanisme — « la noirceur dénotative et connotative qu'en sont venus à signifier les Africains<sup>20</sup> » — permet de questionner ce qu'est l'identité américaine, mais aussi plus largement l'homme blanc en tant que pensé fondamentalement distinct de la femme et du noir. Ce que Jacques Derrida, dans un entretien au *Monde de l'Education*, nommait le *phallogocentrisme*<sup>21</sup> qui structure toute la pensée occidentale, relevant que des philosophes comme Hannah Arendt, Simone de Beauvoir ou Simone Weil ont dû penser à partir d'une tradition exclusivement masculine. Par conséquent, les frontières du postcolonialisme avec les autres champs théoriques comme les *gender studies* sont ténues.

Ainsi, littérairement, cela permettrait non pas de réviser le canon, mais d'aboutir à une meilleure connaissance de ce dernier. Il ne s'agit donc pas de renier ce qui a été produit en Occident, mais de le relire avec un œil nouveau, dubitatif et critique. Toni Morrison relève qu'il s'agit là d'une démarche que la critique a souvent jugée évidente : la présence de personnages africains ou asiatiques était considérée comme un fait qui ne portait pas davantage à réflexion, ils servaient à donner un semblant de réalisme aux intrigues, or elle suppose que cette noirceur fasse sens. D'où un intérêt majeur pour la relecture des œuvres à

---

<sup>20</sup> Toni Morrison, *Playing in the dark*, traduit de l'anglais par Pierre Alien, Paris, C. Bourgeois, 1993, p. 27.

<sup>21</sup> Jacques Derrida, « Autrui est secret parce qu'il est autre », entretien au *Monde de l'Education* n°284, propos recueillis par Antoine Spire, Septembre 2000,

<http://www.jacquesderrida.com.ar/frances/autri.htm>

l'aune de la théorie postcoloniale. Ainsi, que serait le Caliban de *la Tempête* sans les cannibales de Montaigne et les Caraïbes de Vasco de Gama ?

Dès lors, s'impose un constat : la mobilité des individus dans la mondialisation ne redéfinirait pas seulement les modes de vie et de consommation mais, en conséquence, également la notion de littérature, puisque nous serions tous des « migrants », ce que soulignaient déjà Marx et Engels dans le *Manifeste du Parti Communiste* :

*Et ce qui est vrai de la production matérielle l'est tout autant de la production intellectuelle. Les produits de l'esprit des diverses nations deviennent biens communs. L'exclusivisme et l'étroitesse nationaux deviennent de plus en plus impossibles, et de la multiplicité des littératures nationales et locales naît une littérature mondiale.*<sup>22</sup>

Dès lors, la colonisation, avec ses avatars tel que l'esclavagisme, cause de déplacements de population, aurait produit une première forme d'hybridation, et il serait difficile d'entrevoir ce que voudrait dire aujourd'hui une littérature nationale, tout autant qu'une langue vectrice d'une telle littérature. Il n'y aurait qu'à voir les plus prestigieux prix remis chaque année, qui à eux seuls contesteraient l'adéquation entre un pays, une littérature et une langue, pour signifier l'émergence d'une littérature monde. Que ce soit en Angleterre, avec le *Booker Prize* récompensant de nombreux auteurs issus du *Commonwealth*, ou les prix d'automne en France<sup>23</sup>, les exemples d'auteurs issus des anciennes colonies se sont multipliés. Car, selon Homi K. Bhabha, il n'existerait pas « d'appartenance [qui soit] nécessaire ou éternelle » et la figure du migrant représenterait « la situation signifiante de la minorité qui résiste à la totalisation<sup>24</sup> ». L'hybridation, selon lui, constituerait « un site de négociation politique, un site de la construction du symbolique, la construction du sens – qui non seulement déplace les termes de la négociation, mais permet d'inaugurer une interaction ou un dialogisme dominant/dominé<sup>25</sup> », favorisant ainsi l'essor d'une société multiculturelle.

<sup>22</sup> Marx et Engels, *Le manifeste du Parti communiste*, cité in *Penser le postcolonial. Une introduction critique*, Neil Lazarus, Editions Amsterdam, Paris, 2006, p. 362.

<sup>23</sup> Voir Michel Le Bris et Jean Rouaud, *Pour une littérature monde*, Paris, Gallimard, 2007.

<sup>24</sup> Homi K. Bhabha, *The location of cultures*, *op.cit.*, p. 162.

<sup>25</sup> Homi K. Bhabha, « The Postcolonial Critic Homi Bhabha interviewed by David Bennett and Terry Collits », cité par Jean-Marc Moura in *Littératures francophones et théories postcoloniales*, PUF, Paris, 2007, p. 168.

## Les limites de la pensée postcoloniale

Les critiques contre le postcolonialisme n'ont pas tardé. D'abord contre ses théoriciens : la quasi-totalité d'entre eux ont été formés dans les meilleures universités occidentales, que ce soit Valentin-Yves Mudimbe, Gayatri Chakravorty Spivak, Edward Saïd et Homi K. Bhabha, et tous ont maintenant des postes au sein de ces différentes institutions. Ainsi, selon l'idée qu'il faut intégrer le système avant de pouvoir le faire évoluer, voir le déconstruire, cette position peut s'avérer pertinente. Cependant, il convient de s'intéresser aux publics qu'ils touchent, en grande majorité occidentaux, ce qui a fait dire à Kwame Anthony Appiah :

*La postcolonialité est la condition de ce que nous pouvons généreusement appeler une intelligentsia d'acheteurs : il s'agit d'un groupe relativement modeste d'intellectuels et d'écrivains, qui négocient à la périphérie le commerce des biens culturels du monde capitaliste.*<sup>26</sup>

Car, et leurs fondements théoriques et leur assistance se trouvent être issus des anciens empires, leur donnant plutôt l'air de négociateurs avec ces anciennes puissances, au détriment de ces fameux subalternes tant célébrés. De même, concevoir l'humanité sous le phénomène de la *migrance* revient à délaisser la réalité de ce que cette *migrance* implique, c'est-à-dire les millions d'individus qui en sont écartés. D'ailleurs, à la fin de son essai *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Gayatri Spivak concède cet échec, la quasi-impossibilité pour l'intellectuel de parler en leur nom tant les données les concernant semblent falsifiées. Dès lors se pose le problème de ce que Jean-Claude Passeron et Claude Grignon ont nommé le misérabilisme sociologique, c'est-à-dire le bien fondé d'une attitude qui a poussé bon nombre de penseurs du postcolonialisme à s'attribuer le rôle de porte-parole au nom du constat que certains seraient justement privés de cette parole<sup>27</sup>. Méthodologiquement, cette démarche ne paraît pouvoir aboutir qu'à la réinvention de ce propos par le discours savant au détriment d'une représentation fiable qui, de plus en plus, semble relever de l'utopie.

Ensuite, qui est postcolonial ? Il semble que ce soit là une question fondamentale car, en se refusant à toute subjectivisation, le postcolonialisme semble avoir produit une critique

<sup>26</sup> Kwame Anthony Appiah, *In my Father's House: Africa in the Philosophy of culture*, cité in *Penser le postcolonial*, op.cit., p. 65.

<sup>27</sup> Jean-Claude Passeron et Claude Grignon, *Le savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Gallimard/Seuil, Paris, 1989.

sans objet. Dans la mesure où elle paraît être la somme de ses refus, celui de l'essentialisme, celui du nationalisme, celui du libéralisme hérité des Lumières ; et la nouvelle stratégie de lecture proposée ne se résume, finalement, qu'à une relecture qui peut être jugée idéologique. Ainsi, nous pourrions reprendre les mots de Jean-François Lyotard dans *L'Inhumain* :

*La postmodernité n'est pas une nouvelle époque. C'est la réécriture de quelques caractéristiques revendiquées par la modernité et surtout de sa prétention à fonder sa légitimité sur le projet de l'émancipation de l'humanité entière par la science et la technique. Mais cette réécriture, comme je l'ai déjà dit, travaille depuis longtemps à l'intérieur de la modernité elle-même.*<sup>28</sup>

Enfin, n'y a-t-il pas aussi un danger de réforme bien pensante ? Dans un récent article<sup>29</sup>, Jean-Jacques Courtine analyse l'écriture des manuels scolaires en Amérique du Nord. Il y évoque toute une série de mots maintenant écartés des manuels scolaires nord-américains car jugés sexistes (par exemple : *birdman*, pour ornithologue, remplacé par *ornithologist* ; *cleaning woman* par *janitor*...) ou ethnocentrés (comme *colored*, *costume*, remplacé par *clothing* quand il se réfère aux habits traditionnels d'un groupe d'individus...). Plutôt que de donner aux élèves les moyens d'acquérir un esprit critique, on élimine au préalable ce qui pourrait constituer une atteinte au modèle prôné, sans replacer les mots dans leur contexte, réduisant ainsi la langue et donc la littérature à l'exposé de cet idéal. Par conséquent, ce ne serait pas le bien fondé de la démarche postcoloniale, loin de là, qui serait critiquable, mais sa dérive vers l'instauration d'une nouvelle norme et sa conception restrictive de la littérature. En effet, en prenant toujours pour étalon la colonisation, le risque serait de réduire la production des écrivains contemporains à une démarche qui s'élaborerait seulement en réaction à cette période, en entravant dès lors la relation de dépendance et d'interdépendance aux événements inhérente à chacun.

Mais alors que faire ? Car si le postcolonialisme semble se déployer vers un idéal multiculturel, il paraît aussi reconnaître son incapacité à en rendre compte. C'est qu'il semble vouloir rompre avec une conception univoque et monolithique de la littérature. Mais ce

<sup>28</sup> Alexandru Matei. « Penser le postmoderne », *Fabula* 27 mars 2009, [online] 23 juin 2013 [http://www.fabula.org/atelier.php?Penser\\_le\\_%22postmoderne%22.htm](http://www.fabula.org/atelier.php?Penser_le_%22postmoderne%22.htm).

<sup>29</sup> Jean-Jacques Courtine, « La prohibition des mots. L'écriture des manuels scolaires en Amérique du Nord », dans Patrick Seriot et Andrée Tabouret-Keller (éd.), *Le discours sur la langue sous les régimes autoritaires*, Cahiers de l'ILSL, n°17, 2004, p. 20.

renoncement à la littérature n'est pas pour autant un aveu de son impuissance ; au contraire, le souci constant de ses théoriciens d'interroger les textes revient à avouer un sens politique à ce relativisme, il est une façon de résister à toute vérité qui se revendiquerait comme globale, pour privilégier la multiplicité d'un monde multipolaire. Face à la montée des nationalismes et des intégrismes, il semblerait que la pensée postcoloniale puisse servir de « contre-narrations », pour reprendre l'expression de Bhabha, « qui évoquent et bannissent continuellement ses limites totalisantes », soit celles d'une idéologie de domination qui n'a de cesse de prendre de nouvelles formes. Elle serait ainsi un garde-fou. Mais à trop vouloir trouver une unité parmi une multitude de parcours personnels, n'enferme-t-elle pas des écrivains, et notamment ceux qui émergent, dans des cadres qui ne leurs correspondent plus ? Jamal Mahjoub déclarait ainsi, en 2007 :

*J'ai vu se produire dans les quinze dernières années un changement progressif, mais un changement dans l'autre sens. Le monde dans lequel nous publions nos œuvres devient plus conservateur. Les écrivains qui, selon moi, peuvent être appelés « postcoloniaux » sont presque des antiquités. Ils existent, leurs écrits sont là, mais ils viennent d'un contexte historique et géopolitique qui, dans une grande mesure, ne s'applique plus maintenant.<sup>30</sup>*

---

<sup>30</sup> Jamal Mahjoub, « Quel espace pour parler d'ailleurs ? », dans Marie-Claude Smouts *La situation postcoloniale*, Les Presses de Sciences-Po, Paris, 2007, p. 124.